

AVIS DE SOUTENANCE

Mme MARIA NAVARRO CABALLERO présente ses travaux en soutenance le :

22 juin 2012 à 9h00

à l'adresse suivante :

Salle Pierre Paris - Maison de l'Archéologie

en vue de l'obtention du diplôme :

Habilitation à diriger des recherches

La soutenance est publique.

Ecole doctorale : Montaigne-Humanités

Directeur : M. JEAN-MICHEL RODDAZ, Professeur des Universités

Membres du jury

Nom	Qualité	Etablissement	Rôle
M. JEAN-PIERRE BOST	Professeur émérite	UNIVERSITE BORDEAUX 3	
Mme SEGOLENE DEMOUGIN	Directeur de recherche émérite	EPHE	
Mme ANGELA DONATI	Professeur (université étrangère)	UNIVERSITE DE BOLOGNE (ITALIE)	
M. MANUEL MARTIN-BUENO	Professeur (université étrangère)	UNIVERSITE DE ZARAGOZA	
Mme ISABEL RODA	Professeur (université étrangère)	UNIVERSITE AUTONOME DE BARCELONE	
M. JEAN-MICHEL RODDAZ	Professeur des Universités	UNIVERSITE BORDEAUX 3	

Résumé de l'Habilitation à Diriger des Recherches de Milagros Navarro Caballero

Épigraphie et société de la péninsule Ibérique et de l'Aquitaine à l'époque romaine

HDR présentée le vendredi 22 juin 2012 à 9 h à l'Université Michel de Montaigne –Bordeaux 3, salle Pierre Paris, Maison de l'Archéologie.

Le dossier est composé des éléments suivants : un mémoire de synthèse intitulé également *Épigraphie et société de la péninsule Ibérique et de l'Aquitaine à l'époque romaine* (vol. 1, 86 p.) ; un recueil des 43 travaux, communications et chapitres de livres, avec la présentation de 12 ouvrages (vol. II et III, 1261 p.) ; un mémoire inédit intitulé « Perfectissima Femina. *Les femmes et le pouvoir en Hispanie romaine* » composé d'un volume de synthèse et d'un volume de documentation.

La synthèse de la production scientifique s'appuie sur 43 travaux, divisés en sept lignes de recherche. Elles se regroupent, pour l'essentiel, autour de l'histoire sociale de la péninsule Ibérique antique et de l'Aquitaine et utilisent pour la plupart l'épigraphie et l'archéologie. Ces publications sont souvent liées au développement des programmes collectifs de l'institut Ausonius.

Sous le titre *Contribution à la recherche onomastique dans les provinces de la péninsule Ibérique (II^e a.C.-III^e p.C.)*, la première partie du recueil concerne les travaux réalisés dans le cadre du programme proposé à notre rentrée au CNRS. Ils sont divisés en deux parties géographiques : l'onomastique de la Lusitanie romaine et l'onomastique de la vallée du Douro et des Celtibères. Dans les 7 articles présentés, il est question de retrouver les faits de société, tels que peut les révéler une enquête onomastique suivant deux axes, tout d'abord la recherche des marqueurs anthroponymiques relatifs aux contacts entre indigènes et immigrants, ensuite, l'étude des noms de la société urbaine dans les provinces hispaniques.

La deuxième partie du recueil est consacrée au thème *des femmes de l'élite hispanique* avec quatre articles, qui traitent de la présence importante des femmes dans la sphère publique des *ciuitates* hispaniques, avec des comportements et des rôles semblables, qui étaient propres à leur double condition de membre de l'élite locale et de femme, c'est-à-dire, à leur fortune et à leur absence de fonction politique. Ces dames avaient un rôle social et économique, même si elles étaient exclues de la vie politique. Ces articles sur les séries honorifiques avec présences féminines, l'argent des femmes et les modèles féminins de la famille impériale ont ouvert la voie au mémoire inédit de mon HDR.

La troisième partie, la plus volumineuse, présente mes travaux sur la *Société et la vie urbaine dans le versant méridional des Pyrénées à l'époque romaine* avec 17 articles, contributions et un chapitre de livre encore inédit. Elle est divisée en trois sections. La première concerne les publications de la fouille de Labitolosa, surtout de nature épigraphique (50 inscriptions), notamment celles qui décoraient l'intérieur de la curie. La deuxième section concerne les révisions et les publications de l'épigraphie de toute la zone nord de la vallée moyenne de l'Ebre. Parmi celles-ci, il faut mettre en exergue la publication de l'épigraphie de la cité de Bilbilis avec M. Martín-Bueno et celle de la cité de Barbotum. La troisième section réunit les synthèses sur l'habitat romain du versant méridional des Pyrénées, notamment de la partie centrale, peu connue jusqu'à alors. On a pu, en plusieurs étapes, proposer un nouveau panorama de l'urbanisme pré-pyrénéen.

La quatrième partie du recueil, intitulée *Érudits et faussaires épigraphiques*, est plus

brève. Elle propose deux dossiers sur un élément essentiel des études épigraphiques modernes : la transmission érudite des inscriptions perdues, avec l'existence des faux et des erreurs. Le premier article étudie un document de Caesaraugusta, classé jusqu'ici parmi les *falsae*, sous le n° 225*, qui traite de la donation par Auguste de murailles à la colonie, Agrippa étant son mandataire. Le deuxième traite d'un érudit portugais du XVII^e, A. Coelho Gasco, et de ses erreurs de transmission épigraphique.

La cinquième partie recueille les articles parus sur *l'épigraphie et société de l'Aquitaine antique* avant la publication des *ILA Bordeaux* avec L. Maurin, tout d'abord un *graffito* sur céramique découvert à Saintes. Son auteur avait inscrit une liste de produits qui avaient fait l'objet d'une transaction commerciale. Mon travail épigraphique à Bordeaux m'a permis de consacrer deux articles à une découverte majeure de l'archéologie bordelaise : il s'agit d'une galerie de portraits de la famille impériale julio-claudienne, trouvée sur le mont Judaïque à la fin du XVI^e siècle qui devrait être située dans un bâtiment public de la cité.

La sixième partie réunit les participations à *la chronique quinquennale sur l'Histoire ancienne et l'Archéologie de la péninsule Ibérique antique*. Il faut rappeler que l'objectif de ce programme collectif de l'Institut Ausonius est de présenter de façon thématique un panorama complet et commenté par les spécialistes de chaque matière, de toutes les publications relatives à la péninsule pour orienter et guider tous ceux qui s'intéressent aux cultures hispaniques, de la Protohistoire au haut Moyen Age. Mes commentaires ont concerné l'histoire sociale de la péninsule Ibérique à l'époque romaine.

La septième partie présente les articles, préfaces et introductions publiées dans le cadre du programme *La guerre et ses traces. Conflits et sociétés en Hispanie à l'époque de la conquête romaine (III^e-I^{er} av. J.-C.). Programme thématique ANR section « Guerre et violence »*. N° ANR-06-CONF-006-01 que j'ai dirigé pendant quatre ans. Le projet visait à définir l'importance réelle de la guerre et de la violence dans les rapports entre Rome et les peuples hispaniques à l'époque républicaine (III^e-I^{er} s. av. J.-C. entre 218 a.C., lorsque le déclenchement de la deuxième guerre punique entraîne l'arrivée des troupes romaines, et 15 a.C, moment de la soumission des derniers territoires du Nord-Ouest). Il s'agissait de se demander si cette soumission des peuples péninsulaires est passée exclusivement par la guerre. Le débat nous semblait pouvoir être alimenté, et même renouvelé, à partir d'un examen (parfois d'un réexamen) systématique et exhaustif des traces matérielles : il convenait de se demander dans quelle mesure il était possible d'associer véritablement les traces matérielles révélées pour cette période par l'archéologie.

Avec le thème du mémoire inédit, « *Perfectissima Femina. Les femmes et le pouvoir en Hispanie romaine* », le dossier d'habilitation culmine la ligne de recherche ouverte sur les études des femmes des élites hispaniques présentée auparavant. Cette enquête m'a permis de mettre en lumière les phénomènes de société concernant les femmes hispaniques et, par-là, de comprendre leur influence. Celles qui étaient de noble naissance, celles qui ont fait un mariage avantageux ou celles qui avaient de l'argent, celles que l'on peut désigner comme les femmes des élites au sens large, ont joui d'un certain pouvoir social dans les cités hispaniques sous le Haut-Empire. Cependant, elles n'ont jamais eu de pouvoir politique. D'ailleurs, ce sont paradoxalement les convenances qui exigeaient qu'elles soient des *perfectissimae feminae* –selon une formule empruntée à Sénèque- au service des membres masculins de leur famille qui leur ont donné un pouvoir d'ingérence indirecte, mais efficace, dans les affaires publiques. Puisqu'elles ont dû gérer en grande partie ce qui était devenu la base de la société locale, la famille, elles ont souvent pu influencer la vie et la carrière des hommes de leurs *gentes*. Pendant les deux siècles et demi sur lesquels porte le dossier, certaines dames, toujours celles qui avaient un pouvoir économique, sont sorties de l'anonymat et, par-là, ont

acquis une réalité historique et fait partie de la mémoire collective, ce qui aurait été impossible dans d'autres périodes.

Ces pratiques et ces faits de société ont été déduits de la vie des femmes. Il fallait donc établir comme base de départ de l'enquête un corpus prosopographiques qui réunissait chacune de dames des élites nées dans une des cités des trois provinces du Haut-Empire de la péninsule Ibérique, la Bétique, la Lusitanie et la Citérieure. Le corpus est composé actuellement par 592 femmes dont la biographie et la participation à la vie des cités est décrite dans le deuxième volume du mémoire inédit.

Ces femmes sont surtout connues à travers leurs traces matérielles, notamment les inscriptions mais aussi leurs portraits. La complexité de cette documentation a nécessité d'une analyse détaillée, qui utilise en grande partie la méthode archéologique. Leurs conclusions qui en ont découlé ont suivi d'abord une présentation typologique : elle a permis de déterminer d'une part, le choix des inscriptions, d'autre part, la localisation d'origine de ces monuments, ce qui induit la mission sociale et ornementale qu'ils remplissaient. Pour bien comprendre ces fonctions, il a été nécessaire d'associer l'analyse épigraphique à l'étude iconographique. En effet, la présence des femmes dans la sphère publique des cités était associée au phénomène d'autoreprésentation locale des notables. Celui-ci avait comme élément central un portrait individuel codifié dont l'inscription n'est, en fait, que l'explication. Les statues féminines conservées en deux parties, la tête-portrait et le corps, copiant un nombre réduit de types iconographiques, illustraient l'image officielle et codifiée de la femme romaine sortie de son contexte domestique et associées aux vertus des déesses et des impératrices. Cette analyse conjointe a constitué une approche nouvelle du mémoire. Elle a permis, d'une part, d'expliquer les dissociations jusqu'ici insurmontables entre la documentation épigraphique et la sculpture féminine dans la péninsule Ibérique, d'autre part, de bien comprendre le message de la présence féminine dans la sphère publique des cités, qui a justifié et fixé dans l'esprit collectifs des cités hispaniques l'influence individuelle de certaines dames.

La présentation de la documentation a ensuite suivi un ordre chronologique. En effet, l'enquête a montré que les premières manifestations de la présence féminine dans la sphère publique des cités, avec leurs portraits en ronde-bosse, sont apparues dans les tombeaux érigés au I^{er} siècle, dont les témoignages épigraphiques, mais surtout iconographiques, sont très importants. À la fin du I^{er} siècle, la mémoire des notables, de leurs épouses et de leurs familles s'est, d'une certaine manière, dédoublée : une partie du souvenir est restée du domaine privé, dans des monuments funéraires fermés au regard de la communauté ; l'autre est allée peupler les espaces publics où ont proliféré les statues honorifiques. Au II^e siècle, la présence féminine dans les hommages était un élément courant des paysages urbains : les noms, titres, familles et portraits des femmes étaient partout. La constatation de cette évolution a été l'un des apports principaux de notre réflexion. La documentation montre aussi que la pratique honorifique s'est essoufflée d'elle-même vers le milieu du III^e siècle : ce qui avait commencé comme la reproduction locale de l'autoreprésentation romaine, propre aux plus grands personnages dans chaque ville, s'est de plus en plus banalisée, provoquant ainsi sa disparition. L'analyse épigraphique et iconographique a aussi montré que les hommages avec présence féminine formaient généralement des « galeries honorifiques dynastiques » qui peuplaient souvent les cités hispaniques et dont j'ai pu reconstituer un certain nombre. Les auteurs en étaient fréquemment des femmes dont d'ailleurs, la première activité publique a été l'érection des statues des hommes de leur famille. Ce constat est aussi lié à une pratique (*mos*) qui semble devenir une coutume dès la fin du I^{er} siècle, qui consiste à ériger une statue *post mortem* aux notables disparus, parfois des femmes.

Cette constatation est intimement liée à celle de la nouvelle ingénierie féminine que l'on observe dans les rapports sociaux sous le Haut-Empire. Pour des raisons politiques, idéologiques, culturelles, et finalement pour des raisons de convenance sociale, la famille s'est trouvée mise en avant et, avec elle, les femmes. Un bon citoyen était un homme marié et, si possible, père de famille, car la descendance était synonyme de sécurité, de survie de la *gens* et de paix sociale. Cette situation devait être exposé aux yeux de tous : dans les inscriptions, on affichait la famille au même titre que les honneurs et les fonctions. Les femmes y constituaient un élément clef : elles étaient les reproductrices, les *matres genetrices*. En effet, si les femmes sont les filles d'un père, elles ont existé en tant qu'épouses et, par conséquent, que mères.

Mais le temps jouait en leur faveur. En effet, les démographes ont souvent constaté que les femmes, toutes époques confondues, vivent plus longtemps que les hommes. Malgré la haute mortalité féminine au moment de l'accouchement, elles survivent souvent à leur mari, d'autant que, à l'époque romaine, elles arrivaient au mariage plus jeunes que leurs époux. Souvent orphelines, elles devenaient aussi fréquemment veuves d'un homme qui leur avait laissé des enfants à mener à l'âge adulte. C'est ce double deuil, associé à leur rôle de mère qui, étant donné les nouvelles pratiques des représentations publiques, donnait aux femmes de l'élite une position économique et sociale privilégiée au sein de leurs familles. Elles sont souvent devenues les chefs morales et économiques dès lors que les hommes manquaient. Les sources hispaniques le montrent : elles ont administré des patrimoines plus ou moins importants. C'est ce qui constitue la base du pouvoir des veuves, qui géraient scrupuleusement leurs biens et ceux de leurs enfants, ceux dont elles héritaient et ceux dont elle étaient dépositaires. Ces dames ont donc reçu la possibilité de dépenser ces fonds *in publico* et, par-là, d'avoir une influence dans les affaires publiques. Elles ont occupé la sphère locale avec des évergésies et des prêtrises qui leur permettaient d'entretenir le souvenir de leur famille et de préparer la carrière de leurs fils ; elles ont orné les cités de monuments en l'honneur des membres de leur famille, toujours dans le but de garder la mémoire d'une munificence qui devait bénéficier à leur descendance, et tel fut souvent le cas. Cette influence était en relation directe avec le rang de chaque femme, mais aussi avec ses ressources économiques.

Cette ingénierie féminine se constate aussi dans la sphère privée à travers une enquête onomastique. Un mariage représentait l'union économique, sociale et politique de deux familles. Dans la nouvelle entité familiale, l'épouse était la représentante de sa *gens* et, en tant que telle, elle se devait d'entretenir et de faire fructifier la mémoire et les biens des siens. C'est la raison pour laquelle, comme partout dans l'empire romain, les dames de l'élite hispanique ont épousé au plus près, souvent dans leur propre famille, participant ainsi à la création d'un réseau d'*adfines* qui favorisait la carrière politique de leur parenté masculine et empêchait la dispersion des patrimoines. Mais le dossier des femmes, en faisant apparaître des unions entre notables de villes différentes, met ainsi en lumière l'existence de cercles aristocratiques provinciaux qui se fréquentaient au rythme des activités politiques et religieuses annuelles. Sur ces questions du mariage, qui touchent en même temps le prestige et le rang des individus, notre documentation est, pourtant, bien partielle : en effet, les inscriptions ne parlent que des unions socialement convenables. Par conséquent, dans la sphère des apparences sociales que l'on exposait aux yeux de tous, les affranchis ont épousé des affranchies, les hommes libres des ingénues et les membres de la grande aristocratie, des personnes de leur rang.

Pour conclure, loin des discours normatifs sur les interdits faits aux femmes ou des sources remplies de préjugés sur la faible nature féminine, l'exploration minutieuse de cas

particuliers a montré une réalité sociale complexe, dans laquelle certaines dames hispaniques ont pu avoir un ascendant social important, par leur mariage et par leur descendance. Elles ont parfois même participé à la construction de la vie en collectivité, ainsi qu'à celle des cités avec leurs biens personnels ou ceux dont elles étaient dépositaires. Par conséquent, elles ont eu du pouvoir social et, par-là, elles ont eu une influence qui a pu se faire ressentir dans le domaine politique. Cependant, sous le Haut-Empire, quels qu'aient été leur rang, leur façon de vivre, leurs ambitions, leurs mœurs ou leurs richesses, dans la sphère publique, les femmes des cités hispaniques ont toutes reproduit les modèles de comportement féminin qui leur étaient imposés par la mentalité collective de leur époque. Ces rôles, répétés et fixés avec le temps, leur ont donné le pouvoir que nous avons constaté, mais qu'elles ne semblaient ni chercher ni probablement vraiment comprendre comme tel, sinon comme une obligation de plus, à côté de la principale, celle de se montrer comme des *feminae perfectissimae*, femmes au foyer, discrètes, pieuses et surtout dévouées à leur propre famille.